



Picasso, cet éternel étranger : la face méconnue d'un génie



Le peintre espagnol n'a jamais été naturalisé français. Et si son œuvre avait été inspirée par cette fragilité ? C'est la piste qu'explore la chercheuse Annie Cohen-Solal dans un ambitieux livre doublé d'une exposition au **Musée de l'Histoire de l'immigration**. Entretien. On croyait tout savoir de Pablo Picasso. L'historien de l'art et écrivain Pierre Daix (1922-2014), son intime, lui a consacré une quinzaine d'ouvrages, dont un catalogue raisonné de son œuvre. Et bien sûr des centaines d'expositions lui ont été consacrées. Mais c'était compter sans Annie Cohen-Solal, professeure des universités et chercheuse associée à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine, autrice de plusieurs biographies incontournables, notamment sur Jean-Paul Sartre ou le peintre expressionniste abstrait américain Mark Rothko.

Elle choisit aujourd'hui de tirer un fil encore jamais exploité pour Picasso : le fait qu'il ait été, toute sa vie (1881-1973), en France, un étranger. Avec ce que, pour lui, cela a impliqué d'angoisses et d'humiliations dans ses rapports avec l'administration française, et d'impact sur sa peinture. Grâce à ses recherches dans des fonds d'archives peu étudiés, porté par un sens du récit affirmé, son livre *Un étranger nommé Picasso* (qui vient de recevoir le prix Femina essai), doublé d'une exposition au **Musée national de l'Histoire de l'immigration**, à Paris, se lit comme un roman. Précis, ample, ambitieux, palpitant, il dessine un autre portrait de l'artiste, plus fragile qu'il n'y paraît, tout en réenvisageant une partie de son œuvre.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de regarder du côté de la situation administrative de Picasso, étranger en France ?

Je pressentais un gouffre effarant entre l'image de Picasso, génie qui écrase tous les autres, encensé par la France et ses musées, et l'histoire – tapie dans les archives nationales, diplomatiques ou de la police – de cet étranger déboulant à Paris en 1900. Les expositions qui lui sont consacrées rendent compte de son œuvre. Mais aucune ne s'est intéressée à sa condition sociale. Or cela est essentiel pour comprendre le travail et la trajectoire d'un artiste. D'autant qu'il ne parlait jamais de ses problèmes, parce qu'il se considérait comme un gagnant, pas comme une victime.

Si je suis historienne de formation, j'ai aussi travaillé avec les sociologues américains de l'école de Chicago. Depuis, je fonctionne de manière transdisciplinaire dans mes recherches, en croisant l'histoire traditionnelle et la microsociologie, les archives aux



interactions entre les individus, m'intéressant aux dysfonctionnements quotidiens entre gens de cultures différentes.

Qui est Picasso lorsqu'il débarque à Paris ?

Un jeune génie affamé de gloire. Il porte alors en lui quatre cultures espagnoles : arabo-andalouse pour avoir vécu à Malaga, atlantique après quel-ques années passées à La Corogne, castillane pour avoir étudié à Madrid, tandis qu'à Barcelone il s'est frotté à la renaissance catalane. La France, qu'il découvre à l'Exposition universelle de 1900, est confite dans son empire colonial, sa supériorité et sa suffisance.

Il est bien sûr fasciné, excité par l'effervescence du monde artistique parisien. Il court les galeries, les musées, à commencer par le Louvre. Pour le reste, comme tous les expatriés, Picasso fréquente des gens de chez lui – un groupe de peintres catalans qui parlent le français que lui ne maîtrise pas encore et connaissent les codes de la ville. Mais il s'aperçoit vite qu'ils le plombent, parce qu'ils continuent à peindre comme en Espagne, alors que lui fait d'emblée autre chose. Il change aussi de nom (Pablo Picasso, moins lourd que Pablo Ruiz Picasso). Et devient un vrai stratège pour se faire reconnaître dans ce corps-à-corps avec la France, construire un empire dans les interstices ténus que lui laisse la société française de l'époque.

Comment la France accueille-t-elle, alors, les étrangers ?

Nous sommes à la sortie de l'affaire Dreyfus et des attentats anarchistes qui ont coûté la vie au président Sadi Carnot en 1894. Les discours xénophobes sont légion. La France va donc mettre en place une police des étrangers amenée à devenir l'une des plus sophistiquées du monde. Elle repère vite Picasso. D'abord parce que la colonie catalane est suspectée de sympathies anarchistes. Ensuite parce que dès 1901 le marchand Ambroise Vollard lui consacre une exposition recensée par le critique d'art Gustave Coquiot, dithyrambique.

À la suite de cet article, le commissaire de police de Montmartre commande un rapport sur ce peintre dont il a déjà croisé le nom dans des notules rédigées par ses inspecteurs. On y apprend que Picasso habite chez un compatriote, se couche tard le soir, reçoit des lettres et des journaux dans une langue étrangère, ne sait pratiquement pas s'exprimer en français, peint des femmes qui font l'aumône. Conclusion ? C'est un anarchiste. Picasso a alors 19 ans, et il est déjà pris au piège de cette police. Ce premier rapport, flanqué de deux autres, le suivra toute sa vie, et lui interdira d'être français lorsqu'il en fera la demande, en 1940.

Que disent les autres rapports ?

Celui de 1911 concerne des statuettes ibériques primitives que lui avait procurées Guillaume Apollinaire sans savoir qu'elles avaient été volées au Louvre par son secrétaire. Picasso apparaît dans le rapport de police mais n'est bizarrement pas inquiété. Il n'en est pas moins terrorisé, conscient qu'il risque l'expulsion à tout moment. En 1932, alors que la galerie Georges Petit organise la première rétrospective du peintre, les cabinets du président du Conseil et du ministre des Affaires étrangères réclament des renseignements sur sa nationalité. Ce qui entraîne un troisième rapport qui énumère « son importante fortune ».

Or, pour la police, un étranger n'est pas censé être riche. Depuis 1914, Picasso, chef de file du cubisme, est en effet connu, adulé, exposé dans les pays germaniques et anglo-saxons. Mais seules deux de ses toiles figurent dans les collections françaises. Le couturier et collectionneur Jacques Doucet avait acheté Les Demoiselles d'Avignon en 1924. Pour que le tableau ne parte pas aux États-Unis, il veut le donner au Louvre après sa mort, qui survient en 1929. Le musée le refuse ! L'œuvre est trop transgressive, le peintre, trop à l'avant-garde. Elle est aujourd'hui au MoMA, à New York.



Pourquoi Picasso attend-il le 3 avril 1940 pour faire une demande de naturalisation ?

Il aurait pu bénéficier de la vague de naturalisations de 1927, ou de celle opérée par le Front populaire. Mais avait-il de l'intérêt pour l'identité nationale que la France exportait alors ? Sa sphère d'appartenance était méditerranéenne et cosmopolite. Il demande sa naturalisation en 1940 pour être protégé et avoir des droits. Quand on lui offrira la nationalité française sur un plateau d'argent en 1968, il n'en voudra pas.

“En 1940, le dossier de Picasso, pourtant soutenu par des personnalités, est tombé aux mains d'un homme monstrueux, un peintre raté en plus d'être mauvais policier.”

Comment expliquez-vous qu'on lui ait refusé cette naturalisation ?

La France donne un pouvoir exorbitant à ses agents de guichet. Le dossier de Picasso, pourtant soutenu par des personnalités importantes, est tombé aux mains d'un homme monstrueux, dont j'ai retrouvé le dossier d'épuration : un peintre raté en plus d'être mauvais policier. Un jaloux qui, pendant la guerre, a vendu ses tableaux de petites fleurs aux nazis. Lorsque le dossier de naturalisation arrive à la préfecture de police, le 27 mai 1940, alors que les Allemands sont déjà en France, ce brigadier s'empresse de faire un rapport venimeux en se basant sur les précédents. Picasso n'en a jamais parlé.

Quelle influence sa situation d'étranger a-t-elle sur sa peinture ?

Picasso s'est intéressé à un monde marginal dans la société française. Pour l'exposition du **musée de l'Immigration**, nous présentons un tableau rare de 1905 : Fillette à la corbeille fleurie. Le contraste entre le visage de cette jeune vendeuse de fleurs, qui est aussi une prostituée, maquillé comme s'il s'agissait d'une vieille femme, et son corps d'enfant est bouleversant.

Le thème de la cécité apparaît aussi très vite dans son œuvre. Lui qui cherche ses marques dans Paris peint des aveugles qui tâtonnent dès 1903. Ça m'a renvoyée à cette citation du philosophe des sciences sociales Alfred Schütz : « L'étranger ne perçoit pas du tout le monde qu'on lui propose comme un havre de paix mais comme un labyrinthe où il a perdu tout sens de l'orientation. » Famille de saltimbanques (1905), qui se trouve aujourd'hui à la National Gallery de Washington, est aussi un tableau-clé de cette période qui précède le cubisme. Les six personnages sont immobiles, comme en transit, errant dans un monde plat, désertique, mutique, en dehors du temps.

À partir de 1914, on voit apparaître des drapeaux français dans ses tableaux. Rappelons que, à la déclaration de guerre, sept cents de ses toiles cubistes lui échappent avec le séquestre de la galerie de son marchand, Daniel-Henry Kahnweiler – ce dernier étant allemand –, et cela va durer dix ans. Le cubisme, que l'on commence à écrire avec un K, devient avec la guerre et la germanophobie qui s'ensuit la chose à abattre. Dès lors Picasso travaille avec d'autres. À commencer par Diaghilev, l'impresario des Ballets russes. Ou avec Étienne de Beaumont, qui lui commande des panneaux d'avant-garde pour son hôtel particulier.

“En 1932, probablement par peur d'être expulsé, il refuse de signer une pétition en faveur d'Aragon.”

Il fréquentera ensuite les surréalistes. Par contre, en 1932, probablement par peur d'être expulsé, il refuse de signer une pétition en faveur d'Aragon, condamné pour « excitation militaire et provocation au meurtre dans un but de propagande anarchiste », après la publication de son poème Front rouge. Cette fragilité, que ses copains ne soupçonnent ni ne comprennent, est la marque de son assignation identitaire. Mais à chaque fois Picasso trouve une solution pour contourner le problème.

Comment évolue son rapport aux institutions muséales ?

Il n'entre véritablement dans les collections françaises qu'à partir de 1947, lorsque la



direction des musées de France se décide enfin à irriguer les institutions de l'art du présent. La plupart des artistes sollicités, tels Matisse ou Braque, consentent à une ristourne de 10 % sur leurs toiles. Picasso, grand seigneur, en offre dix à l'État. En 1966, André Malraux lui déroulera le tapis rouge avec une exposition au Grand Palais. Mais Picasso ne se déplacera même pas. Il a choisi le Sud contre Paris, la région contre la capitale, les artisans céramistes contre les beaux-arts.

Il intègre aussi les collections nationales grâce aux communistes.

Lorsqu'il adhère au Parti communiste français, en 1944, Picasso, jusque-là ignoré du grand public en France, devient visible et célèbre, notamment grâce à L'Humanité. Députés, maires, directeurs de musées appartenant à des municipalités communistes commencent à lui demander une toile, une sculpture, pour leurs institutions. Et Picasso donne, contribuant ainsi à remplir d'œuvres d'avant-garde les musées de banlieue ou de région que Paris regarde de haut. Ainsi modernise-t-il la France. On lui doit énormément pour cela aussi.

